Ringier

DOMO



ans pour la maison

Magazine d'entreprise
N° 1/2023

6 – 11

«Certaines choses doivent tout simplement être dites»

Au Mexique, les journalistes vivent dangereusement. En 2022, au moins onze d'entre eux ont perdu la vie. Au cours d'un voyage à travers le pays, Barbara Halter a parlé de leur vie quotidienne avec trois femmes journalistes et leur a demandé pourquoi elles continuaient.

20 & 27

Le salut

Au début des années 1970, l'entreprise familiale Ringier vivait une situation délicate. Fibo Deutsch nous raconte comment tout s'est finalement arrangé et pourquoi c'est précisément à ce moment-là que DOMO, d'abord appelé PRO DOMO, a été lancé.

21 – 26

Un enfant des années 1970

Pour notre 50e anniversaire, nous remontons le temps: six covers de ces cinquante dernières années montrent comment le journal d'entreprise PRO DOMO n'a cessé de se moderniser pour finalement devenir l'actuel DOMO.

28 – 29

Performances en conditions extrêmes

Ils sont Ukrainiens, hautement spécialisés et jouissent d'une vaste expérience en matière de projets IT. Mais lors de la construction du nouveau portail en ligne Gryps, l'indicible s'est produit: la guerre a éclaté. Une ingénieure sur logiciels et trois spécialistes des IT se rappellent et racontent la situation aujourd'hui.

34

Enquêtes au goût du jour

L'éditeur Michael Ringier montre comment les polars TV, leurs commissaires et autres protagonistes s'adaptent à leur temps et reflètent les changements sociétaux.

Jongl^e^rie de chiffres

Encore un peu fofolle, à travers mes lunettes roses, je regardais l'avenir avec insouciance lorsque «DOMO» fut fondé sous le titre de «Pro Domo». J'avais 11 ans et je jugeais tous les gens de 50 ans complètement décatis. D'un seul coup – c'est du moins l'impression que j'ai eue –, j'ai moi-même atteint les 50 ans. En cette année jubilaire, j'ai écrit la biographie d'une femme qui allait avoir 100 ans et me trouvait bien jeunette avec mes 50 ans… Oui, le temps est une notion relative. Au cours de longs entretiens, la presque centenaire m'a révélé des secrets et, avec l'histoire de sa vie et beaucoup d'humour, elle m'emmena vers un chapitre du passé de la Suisse qui me laissa stupéfaite.

Plusieurs contributions à ce numéro anniversaire forment elles aussi d'étonnants documents historiques. Exemple, au hasard: la documentation textes qui fut un jour au cœur du journalisme. Kurt Schuiki, qui travailla trente-trois ans pour Ringier, jette un regard à la fois auto-ironique et lucide sur cette époque (p. 30).

Si trente-trois années de travail pour une entreprise semblent très, très longues, c'est de la rigolade à côté de la capacité de résistance de Fibo Deutsch. Il s'est échiné plus de soixante ans pour Ringier et n'a évité presque aucun département de l'entreprise au fil de sa carrière. Il a notamment été journaliste, il a occupé diverses fonctions au sein de la direction et, après sa retraite, il est devenu conseiller éditorial de Ringier. De son immense chapeau, il sait faire jaillir les témoignages d'entreprise et les anecdotes les plus incroyables. C'est encore le cas pour ce numéro anniversaire dans lequel il retrace pourquoi, dans l'entreprise familiale, les choses allaient cahin-caha il y a une cinquantaine d'années et ce qui a motivé le lancement de «Pro Domo» (p. 20).

Personnellement, je ne puis me targuer ni de trente-trois ni de plus de soixante ans de rapports de travail chez Ringier, mais de quelques mois seulement. Cela m'honore et me réjouit de pouvoir reprendre le petit et si joli «DOMO» précisément pour son 50^e^ anniversaire. Je vais me familiariser avec cette «vieille maison», en prendre grand soin et la rénover avec respect dans l'espoir que l'ensemble du personnel et les amis de Ringier s'y sentent chez eux.

Cordialement,
Katrin Ambühl



Le savais-tu?

Comment, le siècle dernier, la maison d'édition Ringier a conquis l'est de l'Europe.

Le 7 septembre 1989 paraissait pour la première fois à Zurich le magazine «Cash». Deux mois plus tard, le 9 novembre, le mur de Berlin tombait et, avec lui, le Rideau de fer qui séparait l'Occident capitaliste de l'Est communiste. Séduit par les nouvelles libertés économiques et politiques à l'Est, le rédacteur en chef de «Cash», Thomas Trüb, aurait pris la route pour Prague avec, dans sa voiture, un ordinateur, une imprimante et une valise pleine d'argent pour «vendre» le nouveau magazine dans ce qui était alors la République tchécoslovaque. C'est du moins ce que rapporte la légende. «Tout faux, m'a récemment avoué Thomas Trüb, 71 ans aujourd'hui. C'était un hasard. Un lecteur glaronnais de «Cash» m'avait appelé pour me dire qu'il connaissait à Prague quelqu'un d'intéressé à un projet semblable.» Indécrottable pionnier chez Ringier, Thomas Trüb prit l'avion pour Prague et y rencontra le professeur d'économie et journaliste Michael Voracek. Ensemble ils fondèrent la société d'édition Profit AG dont Ringier détenait deux tiers. En un rien de temps, un an seulement après le lancement de «Cash» à Zurich, parut à Prague le 6 septembre 1990 la première édition de «Profit» avec un tirage de 50 000 exemplaires à un prix équivalant à 20 centimes. «Profit» fut un énorme succès et atteignit l'équilibre financier au bout de deux mois déjà. A l'époque, «DOMO» titra «Profit macht Cash». Ce fut une date clé dans l'histoire de Ringier. Le voyage de Trüb à Prague aura été le déclencheur d'une aventure formidable. Aujourd'hui, en Europe centrale et orientale, Ringier prospère dans les médias, les places de marché numériques et l'information sportive. La collaboration à l'Est fut aussi le début de l'importante joint-venture avec Axel Springer, qui demeure un succès à ce jour. A propos, le père de la marque «Cash» est Michael Ringier. L'idée – lumineuse – lui en serait venue en se rasant, me révéla-t-il un jour.

Fibo Deutsch,
ancien journaliste Ringier

Bhutan goes digital



Comment dispense-t-on des compétences numériques dans des régions agricoles pauvres où il existe à peine des ordinateurs portables? A cette question, la Dariu Foundation et son organisation partenaire, la fondation VTOB, ont leur réponse: la Digital Literacy Initiative. Après les projets déjà concrétisés dans d'autres pays asiatiques, c'est le Bhoutan qui est à l'ordre du jour: 26 enseignants ont été formés et ont reçu des ordinateurs portables pour chacune de leurs écoles. Ils ont transmis leur savoir à 4600 élèves et étudiant-e-s. c'est le principe de la boule de neige dans l'univers de la formation.



« Il faudra encore 132 ans pour que le fossé entre les sexes soit comblé dans le monde entier. Cela ne doit pas être le cas. Il est temps que nous nous engagions pour l'égalité des genres et la diversité à tous les niveaux. »

Citation
d'**Annabella Bassler,**
CFO Ringier SA,
initiatrice d'EqualVoice,
lors de l'International
Women's Day en mars



Suggestion de série

Alex Levy (Jennifer Aniston) anime l'émission d'information «The Morning Show», une nouveauté dans le paysage télévisuel américain qui atteint une audience exceptionnelle. Lorsque son coanimateur, Mitch Kessler (Steve Carell), est accusé d'abus sexuels, Alex Levy annonce en direct son licenciement, ce qui aggrave encore la situation. En même temps, l'ambitieuse jeune journaliste Bradley Jackson (Reese Witherspoon) entend se faire sa place dans l'émission. Même si l'intrigue peut sembler banale, les dialogues sont de grande qualité et le scénario montre que mensonge et vérité ne sont pas toujours clairement délimités et que la vie est souvent plus compliquée qu'il n'y paraît.

Et dans tout ça on parle de médias. Pour tous ceux qui s'intéressent à la vie au jour le jour dans les rédactions, la série est incontournable. Dans la saison 2, nous voyons encore une fois comment le Covid-19 est passé d'une petite nouvelle à une maladie rare puis, en quelques jours, à un événement qui a mis la planète cul par-dessus tête. Même si nous en avons tous été les témoins – ou justement pour cette raison – il est émouvant de revivre les événements du point de vue d'une émission d'info. Sans parler d'un scénario captivant, Jennifer Aniston, dont nous avons fait connaissance sous le nom de Rachel dans «Friends», est très convaincante dans ce rôle.

Ladina Heimgartner
Head of Global Media &
CEO Blick Group

79% Ringier

Part du numérique dans l'EBITDA
Durant l'exercice 2022 du Groupe Ringier, c'est la proportion atteinte par la part du numérique dans l'EBITDA, autrement dit le bénéfice opérationnel tiré des activités numériques. En comparaison européenne dans la branche, c'est un sommet. Il montre que depuis ses débuts, en 2011, la transformation numérique du Groupe Ringier est un succès. Dans ce laps de temps, l'EBITDA numérique a été multiplié par neuf.

Certaines choses doivent tout simplement être dites

Texte: Barbara Halter | Photos: Barbara Halter, zVg

Enquêter et poser des questions au Mexique, c'est vivre dangereusement. Pour les journalistes, c'est un des pays les plus mortifères de la planète. Qu'est-ce que cela signifie pour les journalistes au Mexique? A quoi ressemble leur vie quotidienne? Comment informent-ils? Et comment jugent-ils la situation dans leur pays? Pendant un séjour au Mexique, j'en ai parlé avec trois journalistes.

Photo: A la différence de l'ambiance détendue devant le kiosque à journaux du quartier de la Condesa, le travail des journalistes à Mexico City est ultra-tendu.


VOLKSWAGEN
T2 CAMPER
TODA UNA LEYENDA
SOBRE RUEDAS
inStyle
ANO CERO
HISTORIA
MARIA ANTONIETA
TORIA
ZOLITA
SEDOSA
Diesel

Chantal Flores habite Monterrey, le chef-lieu du Nuevo León. Cet Etat fédéral est contigu au Texas et ne fait pas partie de ceux que visitent les touristes. Notre conversation se déroule en ligne. Chantal Flores a étudié l'anglais et le journalisme au Canada, elle travaille comme journaliste libre. Elle s'est abondamment penchée sur toutes ces personnes – majoritairement des jeunes et des femmes – que des bandes criminelles organisées ont fait disparaître ces dernières années au Mexique. Elle a parlé avec d'innombrables familles qui ont perdu une fille ou un fils, passant parfois des semaines entières avec elles, et partagé leur vie quotidienne. Elle était parfois présente lorsque des parents recherchaient des tombes clandestines, les «clandestine graves», en quête des restes d'un proche.

Pour une journaliste, c'est pendant l'enquête qu'il y a danger. «Nous sommes mal payés. En tant que journalistes indépendants, nous avons très peu d'argent à disposition. Lorsque, par exemple, j'ai dû me rendre pour une interview au Tamaulipas, un des Etats les plus dangereux du Mexique, je n'ai pas pu embaucher un chauffeur ni passer la nuit dans un hôtel du Texas, de l'autre côté de la frontière. Or, ce sont des choses que l'on fait pour des raisons de sécurité. En lieu et place, j'ai pris un bus et passé la nuit chez la mère d'une personne disparue sur qui j'entendais écrire.»

Ses articles paraissent en anglais et dans des publications étrangères en 2019. Lorsqu'elle s'est mise à écrire sur les personnes disparues, aucun média mexicain ne s'est intéressé à ses articles. «Au début, je me suis sentie frustrée, mais aujourd'hui, pour moi, c'est aussi une question de sécurité.» A ce jour, la journaliste n'a pas reçu de menaces. «Mais en tant que femme, j'entends beaucoup de commentaires sexistes, notamment de policiers mais aussi de certains confrères. Et je trouve cela très frustrant.» Dans certaines régions toutefois, on sent lentement un changement à ce propos. «Comme la violence de genre au Mexique est devenue un sujet énorme, beaucoup de journalistes ont dû y mettre leur nez et ont été forcés, de la sorte, de changer d'attitude à l'endroit des femmes.»

Les violences et les souffrances exposent Chantal Flores à de fortes émotions. Au début de ses investigations, ce fut surtout de l'épouvante. «Cela me fendait le cœur d'apprendre que des choses pareilles se produisaient chez nous. Je ne saurais l'exprimer autrement. Je me demandais sans cesse:



Chantal Flores est journaliste indépendante et travaille sur des enlèvements de personnes au Mexique et dans d'autres pays, sur les violences de genre, les droits humains et la migration. Ses articles paraissent notamment dans The Verge, «Columbia Journalism Review», Al Jazeera et «Vice». Elle a 38 ans et habite Monterrey, dans l'Etat de Nuevo León.

«C'est ça, le Mexique? Le pays des tacos, de la danse et des plages sublimes?» Au fil de ces dernières années, elle n'établissait plus de frontière entre son travail et sa vie privée. «Il était devenu impossible pour moi d'avoir une relation. Même le contact avec des amis était compliqué. Ils vivent sur une tout autre planète que les gens que je rencontre dans mon métier.»

En ce moment, le travail de Chantal Flores sur les personnes disparues en est au point mort. «Je ne peux pas raconter encore et encore les mêmes histoires où seuls changent



Vania Pigeonutt, 34 ans, travaille depuis plus de douze ans dans l'Etat de Guerrero. Elle se concentre sur la criminalité organisée, les droits humains, la migration et les féminicides. Elle est la cofondatrice de Matar a nadia, un mémorial numérique dédié aux journalistes assassinés ou disparus au Mexique.

les noms des victimes et de leurs familles. Pour avancer, il nous faudrait enfin des faits, des chiffres, des dates. Mais le gouvernement ne l'autorise pas.»

Soucieuse de rédiger pour une fois un article plus léger, elle s'est récemment rendue dans un village à une heure de route de Monterrey. «Le lieu est célèbre pour son pain. Je savais que la région abritait des tensions entre les cartels, les militaires et les politiciens locaux. Donc je suis partie tôt pour rentrer avant la nuit. Mais cette fois j'étais décontractée, car je ne voulais pas parler de personnes disparues.» Au retour, sur l'autoroute, elle tombe en plein sur une opération militaire avec hélicoptères et convois militaires. «Il ne m'est rien arrivé, mais j'ai clairement pris conscience du risque auquel on est exposé dans ce pays. Comme citoyenne mais aussi comme journaliste qui entend simplement faire un sujet sur le pain.»

«Parmi les autorités, personne n'a intérêt à révéler le crime.»

Vania Pigeonutt, 34 ans, est à Berlin pendant notre entretien. Elle a obtenu de Reporters sans frontières une bourse qui permet aux journalistes venus de pays aux conditions de travail difficiles de faire une pause. Elle annule au dernier moment notre premier rendez-vous, car elle est au beau milieu d'un texte évoquant deux journalistes assassinés. «Un cas exemplaire, explique-t-elle le lendemain. Comme presque toujours après un meurtre de journaliste, on ne retrouve pas les auteurs. Parmi les autorités locales, personnes n'a intérêt à révéler le crime.»

Les deux journalistes assassinés travaillent pour le site d'information, fermé depuis lors, Monitor Michoacán, à Zitácuaro, une ville située à 155 kilomètres de Mexico City. L'un des deux, Armando Linares, était le cofondateur et directeur du site, spécialisé dans la corruption. En décembre avant le meurtre, il avait déjà demandé, en vain, une protection. Le 15 mars 2022, il a été abattu chez lui de huit coups de feu.

Vania Pigeonutt réalise la plupart de ses enquêtes dans l'Etat de Guerrero, où elle habite. Comme les trois femmes de cet article, elle travaille aussi comme fixeuse: elle aide des journalistes étrangers en reportage au Mexique.

L'Etat de Guerrero se situe sur la côte pacifique. C'est l'une des régions les plus violentes du Mexique, y compris Acapulco. C'est au Guerrero que, en 2014, 43 étudiants de l'Ecole normale d'Ayotzinapa ont été enlevés et assassinés. Une bonne partie de l'Etat est agricole et sa population indigène est en général très pauvre. Sur les hauts plateaux, on cultive du pavot à opium. Des années durant,

Vania Pigeonutt s'est intéressée à ces gens tout en évitant volontairement d'utiliser le terme de «narcos». «Dans mes articles, je me concentre sur les gens. Je n'ai pas voulu criminaliser les paysans qui cultivent le pavot, mais raconter comment nos autorités sont impliquées dans le vaste commerce de la drogue.»

Pendant ses enquêtes, Vania Pigeonutt se sent en général en sécurité. «J'ai passé ma vie dans le Guerrero, tout le monde me connaît et veille à ma sécurité.» Reste que les circonstances sont fragiles et pourraient aisément basculer. Comme à Acapulco, il y a deux ans, quand elle enquêtait sur du racket: «Tout à coup, la dynamique a changé. Il y eut des situations de véritable guerre. Plus personne ne se fiait à quiconque. Je n'étais plus en état d'évaluer le risque.» C'est alors qu'elle s'est portée candidate à une bourse à Berlin. Il lui fallait mettre de la distance, faire une pause. «Il est difficile d'apprendre de nouvelles violences jour après jour et de les décrire. Un jour ou l'autre, on en pâtit dans l'âme et dans le corps.»

Le métier de Vania n'est pas moins pénible pour ses parents et ses frères et sœurs. Les infos sur des journalistes disparus ou abattus confirment sans cesse leurs craintes. «Mes parents auraient préféré que, comme eux, j'enseigne dans une école au lieu de raconter le crime organisé.»

«Bien des journalistes sont aussi chauffeurs de taxi.»

Pour Marta Durán De Huerta, c'est exactement le contraire. Elle est née dans une famille de journalistes. Les frères et sœurs de sa mère ont fondé le journal «Excélsior», ses parents se sont rencontrés à la rédaction. Je lui rends visite chez elle à Mexico City, où elle a grandi. C'est un peu à l'écart du centre, dans un quartier tranquille et très arboré. En guise de salutations, il y a d'abord une embrassade, puis du café servi dans de la céramique peinte de couleurs vives.

Marta Durán De Huerta est sociologue. Pendant ses études et son doctorat, elle écrivait pour des journaux et elle a trouvé un job d'enseignante de journalisme dans des universités. Mais elle témoigne que vivre de ses écrits et nourrir une famille, comme le faisait son père, est devenu presque impossible au Mexique. «Bien des journalistes sont aussi chauffeurs de taxi ou vendent des tacos.» Une situation qui permet au gouvernement, après le meurtre d'un journaliste, de nier toute implication avec la profession.

Ces trente dernières années, Marta Durán De Huerta a parlé de féminicides, de violations des droits humains, des narcotrafiquants, de la criminalité organisée et des



Marta Durán De Huerta est sociologue, enseignante et journaliste. Elle habite à Mexico City. Elle écrit pour le périodique politique Proceso et est correspondante pour Radio France International. Son livre «Yo, Marcos», fait d'entretiens menés depuis 1994 avec le sous-commandant Marcos, chef des zapatistes, a paru en allemand.

zapatistes du Chiapas. Mais aussi d'art et de biologie. «J'aime ça. Les articles plus «légers» me permettent de retrouver mon souffle.» Elle décrit l'atmosphère de Mexico City comme rude pour une journaliste, y compris entre collègues. «Dans ce métier, beaucoup d'hommes sont très machos. Et quand en plus on a affaire à la police, notamment dans les manifestations, ça devient brutal.»

Pour ses enquêtes, elle s'en tient aux stricts protocoles de sécurité recommandés par diverses organisations. «Tu ne vas jamais seule sur des lieux dangereux. Ton chef, tes amis et ta famille savent exactement où tu vas et quand tu es censée rentrer. Dans les régions super dangereuses comme Ayotzinapa, je communique toutes les demi-heures ma position à une personne de confiance. Et puis, il faut toujours avoir deux téléphones sur soi, au cas où l'un rendrait l'âme ou serait volé. Et des batteries. Et de l'argent en espèces.»

Le 13 mai 2014 – Marta se souvient de la date comme si c'était hier – elle reçoit une menace de mort. «Je vais te tuer», dit une voix d'homme lorsque, le soir, elle écoute son répondeur téléphonique. Elle ne prend pas le message au sérieux. Ce n'est que lorsqu'elle le raconte à son amie représentante de Reporters sans frontières au Mexique qu'elle se rend compte du danger. Elle informe la police, installe chez elle une serrure de sécurité, des caméras et une clôture électrifiée. Des mois plus tard, la police l'informe que l'appelant était un enfant qui jouait avec son téléphone. La police refuse d'obtempérer à la demande de son avocat de faire analyser la voix. «A l'époque, je travaillais sur l'histoire d'une jeune femme battue à mort par son mari. Lui-même policier, il prétendait qu'elle s'était suicidée. Je ne saurais toutefois dire avec certitude si cette enquête était à l'origine de la menace.»

Une vieille amie de Marta Durán De Huerta a elle aussi reçu des menaces avant d'être abattue en pleine rue à Sinaloa. Une autre vit désormais en exil en Italie. L'homme qui était chargé de l'abattre l'avait épargnée parce qu'elle était maman. Les assassinats de journalistes demeurent la plupart du temps impunis. «Ce sont en général des meurtres sur commission perpétrés par des policiers, sur commande de politiciens, d'élus, de gouverneurs.»

Je lui demande comment elle fait pour travailler dans ces conditions hostiles, pourquoi n'a-t-elle pas renoncé depuis longtemps. «Je ne sais rien faire d'autre. Pour moi, le journalisme est comme une maladie. Il y a des histoires, des informations qui doivent tout simplement être racontées et publiées.»

Reporters sans frontières est une organisation non gouvernementale internationale qui s'engage dans le monde entier pour la liberté de la presse et contre la censure. Dans son rapport annuel paru à la mi-décembre 2022, Reporters sans frontières évoque au moins 11 journalistes mexicains, hommes et femmes, qui ont perdu la vie à cause de leur travail. Pour une demi-douzaine d'autres cas, les enquêtes ne sont pas encore achevées.



Un petit séisme

Interview: Fabienne Kinzelmann
Photo: Véronique Hoegger

CEO d'ISS Suisse, André Nauer évoque les quotas de femmes dans le recrutement, l'influence danoise et les raisons pour lesquelles son entreprise de facility management fait partie d'EqualVoice United.

Peu après votre entrée en fonction 2003, la «Handelszeitung» a écrit que vous entendiez améliorer l'image d'ISS. Alors pourquoi vous êtes-vous rallié maintenant seulement à une initiative sur l'égalité?
C'était une question de priorités, mais aussi de compréhension du changement culturel en cours. J'ai sûrement été fortement influencé par nos collègues nordiques, chez qui certains sujets touchant à l'égalité ont fait débat quinze ou vingt ans plus tôt.

Votre maison mère danoise a-t-elle exercé des pressions?
Il y a eu un changement de stratégie au terme duquel de tels sujets devenaient des sujets globaux. J'avais ainsi un mandat, mais je me suis aussi préoccupé plus résolument de diversité et d'inclusion. Et du sentiment d'appartenance, car nous voudrions que nos collaborateurs restent aussi longtemps que possible et soutiennent la clientèle.

Avec eBay, Sunrise et La Poste, vous avez fait partie des dix premiers signataires de la charte EqualVoice United. Pourquoi avez-vous misé précisément sur cette initiative?
Mon grand ami le publicitaire Frank Bodin m'a décrit EqualVoice. J'ai alors demandé à Annabella Bassler si elle pouvait m'en dire plus et j'ai trouvé intéressante la manière dont Ringier voulait rendre les femmes plus visibles dans le texte et dans l'image. J'ai jugé passionnante l'idée d'étendre cela à d'autres entreprises, je me suis engagé et j'ai collaboré à la rédaction de la charte.

Qu'est-ce qui comptait pour vous?
Que nous nous concentrions sur quelques points et ayons des objectifs clairs. Afin que ça fonctionne vraiment.

C'était le dernier moment, non? Votre direction est composée de neuf hommes et une femme.

Je n'en suis pas fier. Pour les deux dernières fonctions, nous avons même travaillé avec une agence spécialisée d'Executive Search et, au bout de six mois, nous avons dû nous rendre à l'évidence qu'il faudrait aussi examiner des CV masculins. Pour le comprendre, il faut savoir que 35% de notre chiffre d'affaires est réalisé par des professions techniques où, ma foi, on trouve tendanciellement plus d'hommes. Avoir davantage de femmes aux postes de direction est bien l'une de nos grandes priorités. Cela commence par une procédure de recrutement volontariste.

Vous avez fait savoir dans votre société que vous vouliez recruter deux tiers de femmes et un tiers d'hommes au sortir de l'université. Comment cela a-t-il été accueilli?

Cela a déclenché un petit séisme. Certains hommes se sont sentis pénalisés. Nous leur avons parlé et leur avons montré que nous n'arriverions pas à concrétiser l'égalité si nous n'embauchions pas déjà très tôt beaucoup de femmes qualifiées qui, ensuite, incarneraient les rôles voulus et occuperaient les fonctions vacantes.

Comment marche la mise en œuvre de cette démarche?

Nous élevons chaque année les objectifs de 1 ou 2% et, aujourd'hui, nous en sommes à une part de femmes de 33% dans les postes de cadres. Nous avions commencé à 23%.

Qu'est-ce qui a fait la différence?

Clairement le recours contextuel au texte et à l'image. Autrefois, sans y prendre garde, nous ne parlions en général qu'à la forme masculine. Et côté photos, nous montrions à 90% des hommes. Aujourd'hui, nous montrons plus de femmes mais aussi plus d'origines ethniques et nous racontons des histoires de femmes qui ont fait leur chemin chez nous. Nous voulons montrer que chez nous les femmes ont exactement les mêmes opportunités que les hommes.

EqualVoice United

Le réseau EqualVoice United, émanation de l'initiative Ringier EqualVoice qui s'engage pour plus de visibilité des femmes dans les médias, a été fondé en janvier 2022. Le but: accélérer l'égalité des genres et la promotion des femmes dans l'économie helvétique. ISS a fait partie, avec la Banque Cler, eBay, Mastercard, Migros, Oerlikon, La Poste suisse, Sunrise/UPC, Insel Gruppe et Ringier Axel Springer Suisse, des dix premières entreprises connues qui ont lancé le réseau. En janvier 2023, cinq entreprises supplémentaires ont rejoint EqualVoicie United: Credit Suisse, Farner, On, Helvetia et le groupe Energy.

Dans vos équipes de nettoyage, le rapport des genres est inversé: 70% du personnel est féminin. Œuvrez-vous activement à y intégrer davantage d'hommes?

Oui, et cela marche de mieux en mieux parce que, du fait qu'il y a des nettoyages en cours de journée et non plus seulement tôt le matin et en soirée, il y a aussi plus d'emplois à plein temps. Cela rend d'ailleurs le métier plus attrayant pour les deux sexes. Mais avec la pénurie de crèches et d'écoles à journée continue, tout le système reste bien sûr encore imparfait. En Suisse, il manque les structures, jugées tout à fait normales dans les pays scandinaves, permettant aux personnes qui ont des enfants de travailler sur des horaires plus étendus.

Avez-vous l'espoir que les choses changent?

La Suisse n'a tout simplement pas le choix. Il faut plus de modèles de soutien étatique pour des crèches à la journée afin que l'économie obtienne les ressources qui manquent actuellement sur le marché du travail.

Vous êtes ici le patron depuis vingt ans. Préféreriez-vous un homme ou une femme pour vous succéder?

Je préférerais surtout une personne qui provienne de notre entreprise. Si nous parvenons à faire évoluer un ou une collègue de manière à reprendre la tâche, alors le sexe m'importe peu. Mais ce serait génial si, d'ici là, nous avions des femmes au niveau supérieur qui s'intéresseraient au poste.•

TEAMWORK

L'équipe qui forme RED+ a juste la taille d'une équipe de football. Elle pose de nouveaux jalons dans le streaming sportif: les passionnés de sports peuvent suivre, cette année, non moins de 10 000 streamings live de football et de hockey sur glace. Mais il y aura plus et mieux: d'autres ligues et d'autres sports sont au programme.

Avec RED+, Ringier Sports a lancé en 2021 un projet ambitieux. Au prix d'un abonnement payant, les intéressés peuvent suivre d'innombrables matchs amateurs sur la Toile.
RED+ a démarré à l'été 2022 avec la Promotion League et la 1re Ligue de football. En janvier de cette année ont suivi les droits de retransmission du hockey sur glace féminin et de la MyHockey League. Quelque 10 000 transmissions live ont ainsi pu être produites et diffusées en 2023 sur redplus.sport. Sur Blick.ch, il est possible de suivre gratuitement en stream live un «Match of the Week» de la PostFinance Women's League ou de la MyHockey League. Plus de 100 stades de football et patinoires de hockey sont déjà équipés en Suisse du système de caméras RED. Ce nombre devrait tripler d'ici au début de l'année prochaine. RED+ est animée par une équipe combative de dix personnes qui met du cœur à l'ouvrage. NH



«L'idée est de fournir aux sportifs et aux supporters une plateforme étendue dotée d'une nouvelle expérience de streaming. Avec RED+, nous entendons mettre l'accent sur les sports collectifs, notamment tous les sports de balle et de ballon qui sont encore peu relayés par les médias et voudraient renforcer leur présence.»

Alexander Grimm,
CEO Ringier Sports

L'enthousiasme me fait avancer

Silvia Binggeli est depuis plus d'un an le visage de la «Schweizer Illustrierte». Rédactrice en chef du premier magazine grand public, elle met en valeur chaque semaine celles et ceux qui font bouger la Suisse, fréquente de près les people et raconte comment ils vivent. Ses amours se nomment Bernt et Guggisberg, elle est tombée sous le charme de New York mais sa vocation est à Zurich. Pour DOMO, la reine des «homestories» se dévoile à son tour.

Texte: René Haenig | Photos: Karin Heer

Depuis toujours elle est curieuse. Petite fille, depuis sa maison de Guggisberg (BE), après le crépuscule, Silvia Binggeli braquait son regard fureteur en direction de Neuchâtel. «J'observais avec fascination toutes ces lumières qui, pour moi, incarnaient le vaste monde, se rappelle-t-elle. Chaque fois que j'étais là à jouir de cette vision, je comprenais qu'il y avait encore bien d'autres choses.» Désormais, Silvia habite à Zurich, plus précisément sur la colline de Höngg. Là aussi, elle aime traîner le soir sur sa terrasse pour contempler les lumières de la ville, jusqu'à Altstetten au loin. Là où l'a appelée sa dernière nomination: depuis le 1er février 2022, Silvia Binggeli, 51 ans, assume la rédaction en chef de la «Schweizer Illustrierte».

Première conclusion au bout d'une bonne année: «Semaine après semaine, dans des conditions très exigeantes, l'équipe produit une «SI» de haute actualité. Ça ne va pas de soi, d'autant que notre travail dépend étroitement d'autrui, de gens qui nous ouvrent leur porte et prennent du temps pour nous parler.» Pourtant, Silvia, qui ne perd jamais le sourire, estime qu'il y a encore des progrès à faire côté esprit d'équipe. «Je voudrais insuffler plus de passion», dit-elle tout en nuançant: «Mais ça n'a rien à voir avec les performances de l'équipe.»

Au-delà de l'expérience et du professionnalisme, l'enthousiasme de chacun est essentiel aux yeux de la patronne. «C'est mon carburant, ça me fait avancer. Ça n'a rien à voir avec mon bien-être personnel, mais cette flamme est cruciale pour un produit dont les gens n'ont pas nécessairement besoin parce qu'il leur faut surtout des infos. Avec la «Schweizer Illustrierte», nous proposons une plus-value émotionnelle et cette plus-value doit aussi être palpable au sein de la rédaction.»

Silvia Binggeli a hérité son savoir-faire et son caractère solaire de sa famille, en particulier des femmes de la famille. «Tant ma mère que ma grand-mère, une tante et deux marraines m'ont transmis cet optimisme combiné avec une grande ouverture d'esprit dans la manière de penser et d'agir.» A la maison, la porte était toujours ouverte pour les gens qui ne faisaient que passer. Silvia ne fait la connaissance de son père, un Guinéen, qu'à 35 ans. «J'ai très tôt compris que j'avais un look différent et étais considérée comme différente.» Cette différence, qui peut parfois signifier être ressentie comme une moindre valeur, l'a marquée mais aussi rendue plus avide de savoir. «J'avais le choix entre devenir frustrée, cynique et furieuse ou alors curieuse, peut-être plus ambitieuse et zélée.» Dès qu'on l'approche, on comprend pour quel terme de l'alternative elle a opté. Son deuxième prénom, Debora, qui vient de l'hébreu et signifie «abeille», est aussi souvent traduit par «la zélée».

C'est avec zèle que la nouvelle rédactrice en chef de la «Schweizer Illustrierte» aborde le prochain défi qui se présente à elle: le nouveau «Style Spezial», qui accompagnera trois fois l'an la «SI», accroît son zèle et lui met le cœur à l'ouvrage. «Style 2.0», comme elle le surnomme, paraîtra au printemps, à l'automne et juste avant Noël. «Je prends le projet très à cœur, du fait de mon passé professionnel.» Elle évoque les près de vingt ans où elle a travaillé pour le magazine «Annabelle», dont six années comme rédactrice en chef.


love

«Par ailleurs, je suis persuadée que ce nouveau supplément constituera un enrichissement de notre produit.» Conseils de mode, idées d'aménagement intérieur, suggestions beauté ou recommandations de voyages: «Tous ces sujets doivent être rédigés de façon à donner envie, avec des personnalités passionnantes et des articles astucieux.»

L'autre tâche imposante qu'elle a dans le collimateur: le langage visuel. Après notre interview, elle rencontrera pour la première fois tous les photographes salariés ou indépendants de la «Schweizer Illustrierte» pour discuter de ce qu'on pourrait changer, améliorer et développer.

Il y a peu, Silvia Binggeli a déjà mis en place une réorganisation des rubriques. Il y a un an, lorsqu'elle a repris la barre de la «SI», il n'existait que la rubrique «Aktuelles», qui rassemble les news, la politique, l'économie, le sport et le divertissement. Avec une nouvelle répartition, elle entend mettre un accent plus marqué sur les domaines clés du spectacle et du divertissement. «Nous pouvons et voulons leur donner beaucoup plus d'énergie.»

«Nous formons un groupe de personnes très diversifié. Chacun entend conserver son propre univers de vie. Dans l'idéal, c'est la réplique du public que nous souhaitons atteindre. Nous devons jouer cette carte encore plus résolument.»

Enfant, Silvia-Debora rêvait de devenir un jour écuyère. «J'étais amoureuse folle des chevaux», dit-elle en riant. Pourtant, cela fait bien sept ans qu'elle n'est plus montée sur un cheval. «Le temps me manque», avoue-t-elle en haussant les épaules. Après le rêve d'une formation de palefrenière, elle se voit au service diplomatique. «Il ne s'agissait pas pour moi du prestige du métier mais de faire quelque chose qui me procure du plaisir et me fasse voir du pays.» Un certain temps, sa liste de professions rêvées a aussi comporté celle de… contrôleuse du trafic aérien.

Finalement, elle fréquente l'Ecole d'interprètes de Zurich, fait près de trois ans le voyage quotidien entre Guggisberg et Oerlikon, grimpe dès l'aube dans le car postal, passe de l'omnibus régional à l'Intercity et endure deux heures et demie de trajet avant de s'asseoir en classe. Et le soir, retour dans l'Entlebuch. Au terme de sa formation, elle louche sur des études de sciences de la communication à Fribourg. En route pour le concours d'admission, elle se trouve dans le train en compagnie de l'ancien journaliste de la SRF et actuel conseiller national Matthias Aebischer. Au fil de la conversation, Silvia apprend que la procédure d'admission à l'Ecole de journalisme Ringier commence. «Mais un autre collègue a dit: «Tu peux oublier, il y a au moins 400 candidats.» Elle présente pourtant sa candidature. «Lors de l'examen, le fait de ne ressentir aucune pression a certainement joué en ma faveur. Ma devise était: tout peut arriver, rien ne doit arriver.» C'est arrivé et c'est ainsi que Silvia atterrit comme stagiaire à la «Schweizer Illustrierte». «J'avais sûrement un peu de talent, sans quoi je ne serais pas là où je me trouve aujourd'hui», dit-elle avec un clin d'œil.

Dans son équipe de rédaction en chef, Silvia Binggeli mise également sur l'esprit d'équipe. Comme adjointe, elle a nommé à ses côtés Monique Ryser, 60 ans, une alliée aussi énergique qu'expérimentée, qui a travaillé pas mal d'années en tant que correspondante à Berne pour la «Schweizer Illustrierte» après s'être fait les dents à l'agence AP et au «Blick». «Il m'est essentiel de savoir Monique à mes côtés. Nous avons une relation de confiance totale.» Ce duo, on le retrouve par tous les temps sur la terrasse du Medienpark en train de fumer une cigarette tout en discutant avec animation du dernier numéro. Quand Silvia arrive il y a un an, Monique est déjà à la manœuvre depuis quelques mois. «Nous nous sommes accordé assez de temps pour voir si, entre nous, ça jouait.» Après ce temps d'essai, elles entreprennent ensemble une croisière pour dresser le bilan. «Chacune d'entre nous a dit à l'autre ce qui marchait bien, mais aussi ce qui marchait moins bien et devait être corrigé.» Le duo fonctionne, les deux femmes se complètent et se respectent. «Nous sommes deux animaux alpha, mais d'un genre différent.»

Sur le plan privé, à ses côtés, il y a depuis cinq ans Bernt, 52 ans. Naguère collègue de travail employé comme elle par Tamedia, lui au département édition, elle comme rédactrice







en chef d'«Annabelle». «Au début, ce fut compliqué entre nous, admet-elle en rigolant. Nous pouvons avoir tous les deux un caractère de vieux bouc entêté.» Bernt est Bernois. Mais ils ne se sont retrouvés en couple qu'une fois que leurs parcours professionnels s'étaient séparés. Ils sont désormais ensemble depuis cinq ans et ont décidé de faire ménage commun pendant le premier confinement dû au covid. «Nous avons voulu nous mettre à l'épreuve.» Depuis lors, ils vivent sous le même toit. «Bernt compte beaucoup pour moi.» Il la soutient, il se montre très compréhensif quand parfois elle doit quitter le logis le matin dès l'aube pour son travail et rentre tard le soir. Et, en plus, parfois stressée. «Nous nous enrichissons énormément l'un l'autre.»

Bien qu'elle soit d'un caractère serein et placide, il y a une chose que Silvia Binggeli ne supporte pas: «Les gens qui ne font que critiquer.» C'est sûr que, en tant que journaliste en particulier, on doit sans cesse demander, remettre en question, comprendre. «Mais il est important de toujours considérer ce qu'il y a de grand et de beau dans un sujet et de préserver l'équilibre entre le positif et le négatif.» En cas de critique constructive, il lui arrive certes parfois de hausser le ton et de discuter avec vivacité. «L'essentiel est de vouloir rester ouvert à la nouveauté, de se remettre soi-même en question et de regarder devant soi avec optimisme.»

Et où se situe la «Schweizer Illustrierte» sur une échelle de 1 à 10 alors qu'elle est à sa tête depuis une année? «Entre cinq et six, mais nous sommes sur la bonne voie.» Cela dit, l'équipe n'est encore de loin pas au but et le chiffre 10 de l'échelle ne suffit pas: «Mon objectif, c'est 11!» C'est ce petit plus qui la motive tellement. Et c'est ce qu'elle attend de ses collaboratrices et collaborateurs.

Ce qui la branche le plus, ce sont les rencontres avec des personnes, d'en apprendre davantage sur leurs trajectoires. Cela dit, ça ne se limite pas aux protagonistes qui sont interviewés ou portraiturés semaine après semaine dans la «Schweizer Illustrierte». «La vie de mes collègues m'intéresse tout autant.» L'une joue de la guitare basse, un autre se passionne pour sa collection de papillons, un troisième est branché ski. Elle juge précieux ces talents annexes au sein de son équipe parce qu'ils sont susceptibles de déclencher des débats enflammés. «Dans l'idéal, en tant que rédaction, nous sommes la réplique du public que nous voulons toucher. Nous devons jouer cette carte beaucoup plus résolument. C'est le cœur de métier de notre magazine.» Cette conviction est essentielle. C'est ce que lui a dit le CEO de Ringier, Marc Walder, lorsqu'elle a pris son poste. Ses mots résonnent toujours à son oreille: «Cela se passe pratiquement toujours au mieux lorsqu'on fait ce dont on est intimement persuadé et que l'on trouve ainsi sa propre voie.»





Chez elle, dans le quartier zurichois de Höngg, Silvia Binggeli apprécie l'élégance et les couleurs. Elle adore New York, d'ailleurs un plan de la métropole orne un de ses murs. Et même la défunte «Queen» a sa place chez elle. A part la reine, Silvia Binggeli déborde d'admiration pour la peintre mexicaine Frida Kahlo, une pionnière du féminisme. Après le boulot, la rédactrice en chef de la «Schweizer Illustrierte» aime laisser son regard errer sur les lumières de la ville de Zurich.

Bio

Silvia-Debora Binggeli, 51 ans, grandit à Guggisberg (BE), un village où cette fille d'un Guinéen et d'une Suissesse constitue une attraction. Enfant, elle s'entiche des chevaux et rêve de devenir écuyère ou palefrenière. Elle fréquente l'Institut de traduction et d'interprétation (IUED) de la Haute Ecole des sciences appliquées de Zurich (ZHAW). Puis elle part pour un semestre d'échange pour la première fois aux Etats-Unis, à San Francisco, où tous ses bagages lui sont volés dès son arrivée. Malgré ce fâcheux incident, elle reste attirée par ce pays des opportunités illimitées et tombe sous le charme de New York. Après son diplôme de traductrice (anglais et français) en 1995, elle fréquente en 1997 et 1998 l'Ecole de journalisme Ringier et écrit pour la première fois, comme stagiaire, pour la «Schweizer Illustrierte». Ensuite, elle passe chez «Annabelle» et y reste près de vingt ans, dont six comme rédactrice en chef. Début 2022, elle retourne à la «Schweizer Illustrierte» pour prendre la barre de ce vénérable magazine âgé de 111 ans.

Le salut «pour la maison»

1re PARTIE

Il y a cinquante ans, précisément en juin 1973, parut soudain chez Ringier, en plus du «Blick» et des magazines grand public, un périodique s'adressant exclusivement aux collaborateurs avec un titre en latin: «Pro Domo» (pour la maison). Qu'est-ce que cela cachait? Que se passait-il chez Ringier?

Anticipons la réponse: le périodique destiné aux collaborateurs se voulait le signal visible du renouveau le plus radical dans l'histoire de l'entreprise d'impression et d'édition Ringier. Une entreprise mal gérée et en difficulté se muait comme par miracle en une moderne entreprise de médias dotée d'une direction à la mesure du temps. Au centre des préoccupations: les collaboratrices et les collaborateurs.

Mais examinons les choses de plus près. Nous remontons de cinquante ans dans le temps. Comment les collaborateurs de Ringier vivaient-ils en ce début des années 1970? Qu'est-ce qui préoccupait alors les gens? Qu'est-ce qui faisait les gros titres? Le choc pétrolier et les dimanches sans voitures. Le Prix Nobel de la paix au chancelier Willy Brandt. L'assassinat de sportifs israéliens aux Jeux olympiques d'été de Munich. En Suisse, le droit de vote et d'éligibilité des femmes au niveau fédéral. «Let it be», des Beatles, bouleversait les hit-parades. Le film «Le parrain» obtenait trois Oscars.

Chez Ringier, au siège historique de Zofingue, régnait un climat tendu. La santé de l'entreprise causait des soucis. Les tirages des magazines baissaient tant et plus. L'activité technique ne vivait pratiquement que de l'impression des titres maison et manquait de mandats extérieurs. En 1960 décédait à 84 ans Paul August Ringier, arrière-petit-fils du fondateur de la dynastie, Johann Rudolf Ringier. Par la suite, le directeur général Heinrich Brunner dirigea tout seul les opérations, souverainement, longtemps indétrônable, sans souci d'une gestion d'entreprise structurée. Tout à fait dans la ligne du sévère défunt. Brunner ne voulait entendre parler ni de transparence ni d'implication des collaborateurs dans les processus de décision. Avec ses quatre enfants, Hans Ringier, fils de Paul, héritier et successeur légitime, se sentait mis au placard dans sa propre entreprise: «Je n'avais rien à dire», m'avoua-t-il un jour. Vu l'ambiance délétère sous l'égide de Brunner, Christoph, le fils aîné, refusa de travailler au sein de l'entreprise.

Constat autour de l'année 1970: l'honorable entreprise familiale Ringier se trouvait en mauvaise posture et avait un urgent besoin d'une totale remise à niveau.

Le salut est arrivé en la personne du manager professionnel Heinrich Oswald, auparavant directeur général de l'entreprise alimentaire Knorr. Eva Ringier, épouse de Hans, n'en pouvait plus de constater l'inertie de son mari. Et c'est ainsi que, selon les témoins de l'époque, elle soutenait et encourageait activement la mise à pied du directeur général Heinrich Brunner. Hans Ringier se montra tout à coup énergique, il prit les choses à cœur et intégra deux managers éprouvés à son conseil d'administration: le réputé entrepreneur bâlois Gustav Grisard, actif dans le commerce du bois et l'immobilier, et précisément Heinrich Oswald. Ils négocièrent tous deux avec Heinrich Brunner la fin de son mandat pour mars 1972. Et assignèrent du même coup à l'administrateur délégué Oswald la direction opérationnelle.

A vrai dire, le passage de témoin s'avéra pénible: Brunner se battit des mois durant pour des indemnités de départ et des participations, tenta de retarder l'échéance, refusa catégoriquement de collaborer avec Oswald. De nature ouverte, le nouveau patron de Ringier, lui, répondait entièrement aux besoins de Hans Ringier, quand bien même il suscita au début pas mal de scepticisme dans la branche: qu'est-ce qu'un homme venu du monde des soupes – c'est lui qui inventa le personnage de Knorrli – pouvait comprendre aux médias? Ce lieutenant-colonel s'était toutefois fait un nom, puisqu'il était l'auteur du fameux Rapport Oswald énumérant les réformes nécessaires pour moderniser l'armée. Il enterra notamment le garde-à-vous à la prussienne et assouplit la réglementation capillaire.

Suite en page 27

50e anniversaire

DOMO au fil du temps



PRO DOMO. Magazine d'entreprise Ringier
La première édition de PRO DOMO, le magazine d'entreprise Ringier, paraît en juin 1973. La locution latine signifie «pour la maison», soit «pour sa propre cause». La revue paraît alors une fois par mois en allemand, encore que les rubriques «Pour nos amis romands» et «La pagina per voi» consacrent une page chacune aux collègues de Suisse romande et du Tessin. Dans l'édition d'octobre ici représentée, deux grandes nouveautés sont annoncées: la fondation du magazine féminin «Annette» et l'ouverture de l'Ecole de journalisme Ringier au printemps 1974.

Hauszeitschrift der Ringier-Gruppe

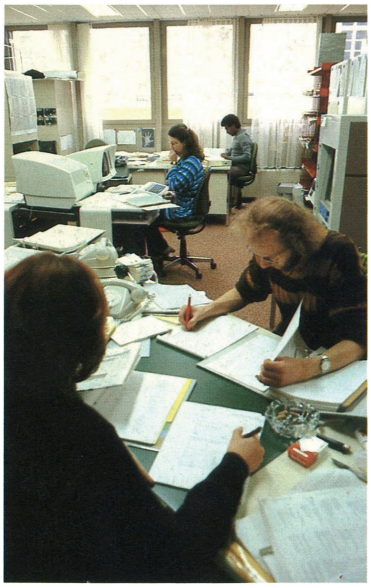
PRO DOMO

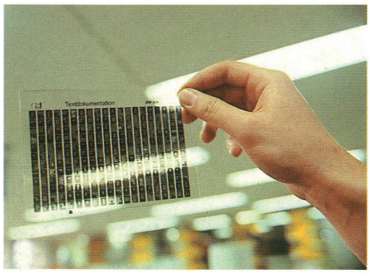
April 1980 Nr. 4

-216

DOKUMENTATIONS-ZENTRUM

Das Ringier-Dokumentations-zentrum

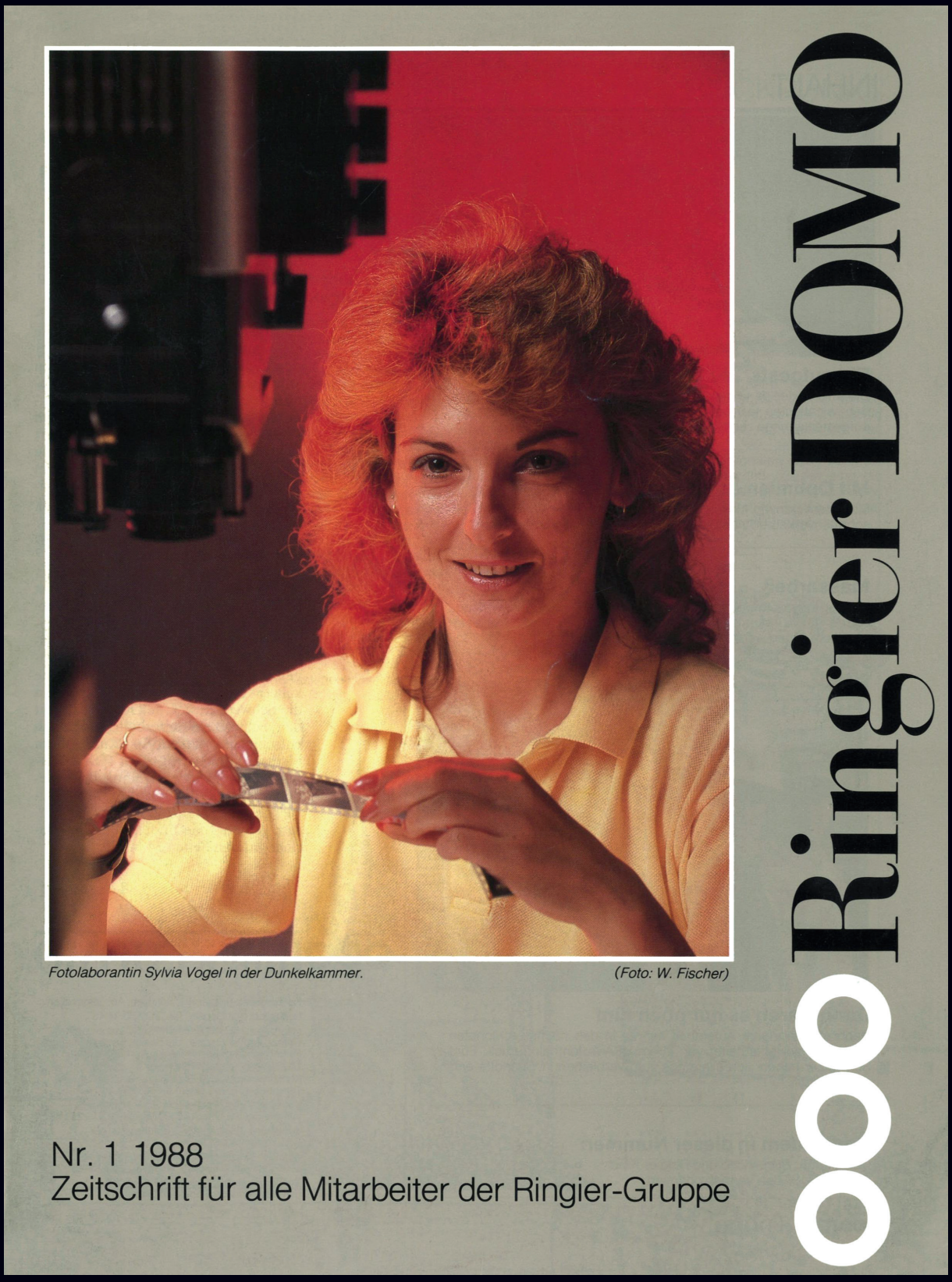




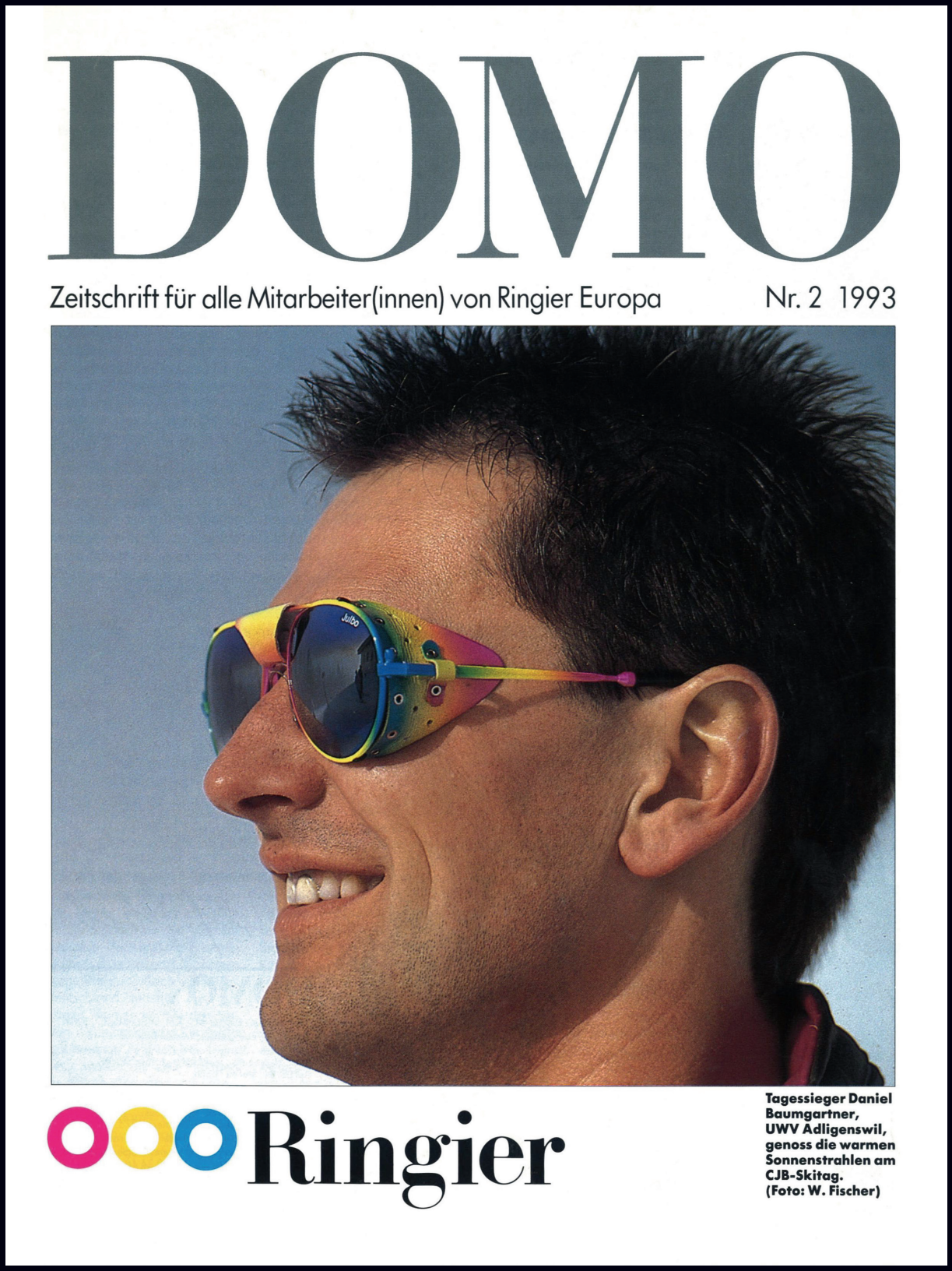


PRO DOMO. Magazine d'entreprise du Groupe Ringier

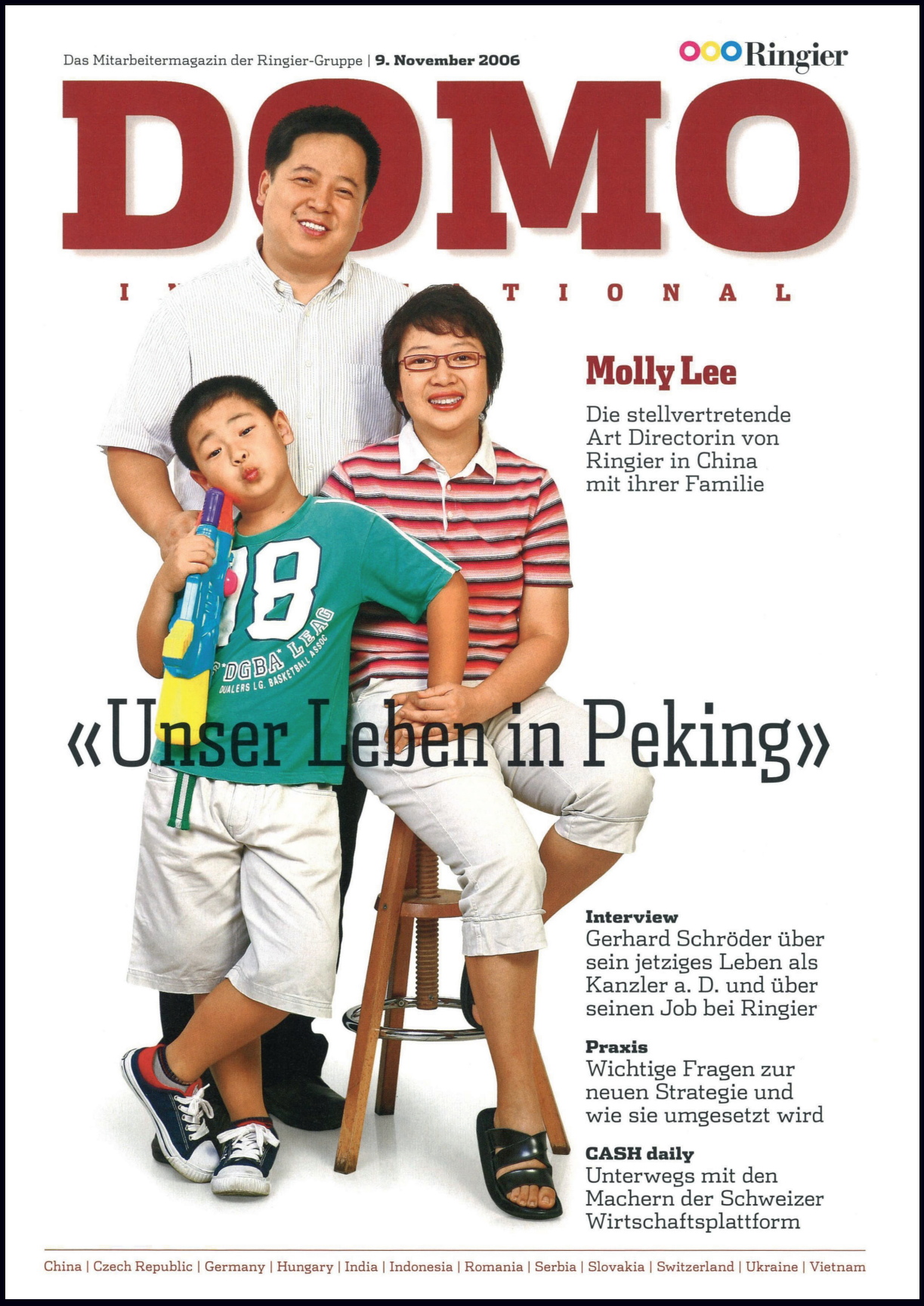
En 1980, le magazine d'entreprise s'adresse au Groupe Ringier, car Ringier s'étend en Suisse romande et travaille à Lucerne et à Munich. Le grand sujet de l'édition d'avril est le Centre de documentation qui vient d'emménager dans la Maison de la presse. Avec lui, Ringier dispose de la troisième plus grande banque de données de presse du monde après celles du «New York Times» et de Gruner + Jahr.



DOMO. Magazine destiné à tous les collaborateurs du Groupe Ringier
Depuis 1982, l'accent de DOMO avec son titre raccourci est plus clairement mis sur les collaborateurs, avec tout l'espace nécessaire aux annonces d'anniversaire, de relève et de retraites. L'édition de janvier 1988 place le travail du labo photo sous le feu des projecteurs et annonce qu'en septembre «Blick» imprimera pour la première fois l'édition régionale «BaslerBlick».



DOMO. Magazine pour tous les collaborateurs de Ringier Europe
Dans les années 1990, Ringier s'active déjà au niveau international. En 1987, Ringier fonde une imprimerie à Hongkong. En 1990, il s'étend à la République tchèque et, deux ans plus tard, à la Roumanie. Pour la première fois, DOMO s'adresse explicitement aux femmes, à toutes les collaboratrices de Ringier Europe. Par ailleurs, le rédacteur en chef est depuis vingt ans Rolf Gebele.



DOMO. International
Les activités de Ringier se sont désormais étendues à 12 pays: Chine, République tchèque, Allemagne, Hongrie, Inde, Indonésie, Roumanie, Serbie, Slovaquie, Ukraine, Vietnam. Et Suisse, bien sûr. C'est ainsi que, en couverture de l'édition de novembre 2006, c'est Molly Lee, Art Director à Pékin, qui figure en famille sur la photo.



DOMO. Magazine d'entreprise
Le magazine DOMO a connu son dernier lifting en 2011. Le grand sujet de l'édition de mars est l'iPad: Ringier ne voudrait pas manquer le train et lance plusieurs applications afin que les titres du groupe puissent être lus en ligne. La dernière refonte graphique se déroule en 2022, dans l'idée de rapprocher la présentation du magazine d'entreprise du Corporate Design de Ringier.

Le salut «pour la maison»

2e PARTIE

C'est précisément cette ouverture d'esprit qui permit à Oswald de rallier à sa cause non seulement les soldats mais aussi la corporation peu domesticable des journalistes. Motivation par la persuasion, réflexion et participation à tous les niveaux, responsabilité personnelle: la devise d'Oswald «conduire plutôt que gérer» allait être un succès chez Ringier aussi.

Le grand mérite de Heinrich Oswald fut qu'il comprit rapidement ce qu'il fallait pour appliquer sa devise chez Ringier. A peine Brunner parti, en 1972, il élargit résolument la direction générale à des spécialistes éprouvés. Il l'avouait: «Tout ce que d'autres savent mieux faire que moi, je le leur laisse faire.»

Oswald structura l'entreprise, créa de nouveaux postes aux finances et aux RH, embaucha un directeur du marketing, une spécialiste des études de marché. Au bout d'un an, on comptait 17 nouveaux visages à des postes de commande cruciaux. A l'époque déjà, il attachait une grande importance à un département juridique maison, il renforça la technique et la distribution, introduisit pour la première fois une commission du personnel, mit à niveau la prévoyance professionnelle en renforçant la caisse de pension. La promotion des collaborateurs et de la relève lui tenait particulièrement à cœur. Aussi fonda-t-il dès 1972 au siège de Ringier à Zofingue une Ecole de journalisme et créa des cours de mise à niveau pour les postulants.

Ce qui réjouit particulièrement le couple Hans et Eva Ringier, c'est que la famille était de retour: Christoph Ringier assuma la tâche essentielle de la publicité, Michael Ringier fut le premier diplômé du cours de l'Ecole de journalisme et devint collaborateur de la rubrique économique centralisée, Annette Ringier travailla sur des sujets féminins, puis dirigea des projets de nouveaux magazines, le mari d'Evelyn développa des idées de scénarios de marketing.

Et nous voici enfin de retour à l'anniversaire de «Pro Domo», devenu DOMO dès 1980. Au début du redémarrage historique sous l'égide de Heinrich Oswald, il joua un rôle essentiel. En 1971, le futur patron de Ringier se rendit tout exprès à Hambourg, chez Axel Springer, dans l'espoir que ce puissant exemple lui donnerait des idées. Non seulement il en revint avec deux «mercenaires» du «Bild» censés soutenir ses rédactions mais aussi avec la certitude que la communication interne était un outil crucial pour conforter la communauté des collaborateurs. Il décida de lancer une revue d'entreprise, installa à sa tête en 1972 le localier Rolf Gebele, 30 ans, comme rédacteur unique et, un an plus tard, soit il y a exactement cinquante ans, «Pro Domo» démarrait. Afin d'assurer le contact avec tous les départements, Heinrich Oswald pourvut le rédacteur en chef d'une commission de rédaction au sein de laquelle des représentants des rédactions, de l'imprimerie et de la maison d'édition devaient régulièrement proposer des sujets. Oswald conçut lui-même la maquette détaillée de la revue: elle serait un «miroir de l'entreprise». «Ce doit être une incitation aux contacts au sein de l'entreprise», exigeait-il tout en énumérant les sujets qu'il voulait lire: des articles éclairants sur la marche des affaires, une esquisse des objectifs stratégiques, des sujets sur les divers départements de la société, des portraits de collaborateurs, des reportages sur les manifestations sportives propres à l'entreprise, les jubilés, des notices nécrologiques et des conseils utiles. Il pensait en particulier aux retraités, organisait régulièrement des rencontres pour eux, célébrait les jubilés. «Ringier une fois, Ringier toujours» était son slogan de patron. En 1986, la rédaction célébra le 80e anniversaire de Hans Ringier par un numéro spécial.

Après trente années à la rédaction en chef, Rolf Gebele prit une retraite anticipée à la fin de 2003. Heinrich Oswald, lui, était déjà parti à la retraite en 1984 et, en 2008, il quitta volontairement ce monde avec l'aide d'Exit.

De nos jours, par-delà les parutions de DOMO, le département communication de Ringier informe quotidiennement les collaborateurs par une newsletter.

Heinrich Oswald serait aujourd'hui ravi de constater que son intuition d'il y a cinquante ans sur l'importance de la communication interne était appropriée et que ses successeurs y apportent toujours le plus grand soin.

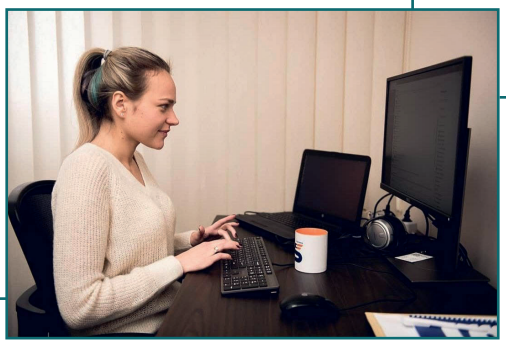
FIBO DEUTSCH

Il passe pour une légende vivante chez Ringier, où il a travaillé plus de soixante ans à divers postes: journaliste, membre de la direction générale et même conseiller éditorial.

Performances en **conditions extrêmes**

Ils et elles ont programmé dans des abris de la protection civile, pu travailler à l'aide de génératrices et à l'internet par satellite et, en plus, réorganisé leur existence. Des spécialistes IT et des ingénieurs en logiciels d'Ukraine ont été chargés du développement de l'élément central de Gryps, le site destiné aux PME. Envers et contre les bombes et les coupures de courant, ils et elles ont développé le site jusqu'à sa mise en ligne à l'automne 2022. Résumé de cette genèse.

Texte: Katrin Ambühl



Anastasiia Masyluk, venue de Marioupol, habite déjà depuis des années à Lviv.

Gaby Stäheli retrouve trois fois par semaine l'équipe IT par téléconférence. Elle fait partie de la direction de Gryps et a été responsable de la mise sur pied d'un site qui comporte non seulement une interface attrayante mais aussi un système back-end très complexe. Jusqu'à sept collaborateurs ont été impliqués dans la phase initiale, des employés de l'entreprise ukrainienne Softformance de Lviv. «Ils sont tous archi-qualifiés. L'Ukraine est connue pour son niveau élevé en matière d'ingénierie des systèmes et de développement de logiciels», explique Gaby Stäheli. Voilà des années qu'elle travaille avec l'équipe de Softformance et n'a fait, à ce jour, que de bonnes expériences. Mais ce projet a coïncidé avec le début d'une guerre qui a tout changé. Il a fallu de la préparation, du talent d'improvisation et de la motivation.

Automne 2021-janvier 2022: déménager en Turquie?

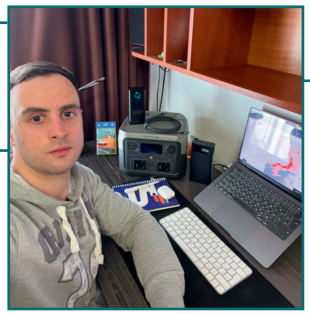
En Ukraine, les gens étaient conscients que quelque chose mijotait. Pour Vitaliy Podoba, le fondateur de Softformance, il était évident des mois avant le début de la guerre que son entreprise de plus de 20 personnes devait se préparer. Prévoyant, il a cherché en Turquie des bureaux et des appartements pour tous les collaborateurs et leurs familles. Un peu plus tard, il a trouvé une solution en Estonie pour assurer les transactions avec les clients et les collaborateurs à l'étranger, au cas où le système financier ukrainien ne fonctionnerait plus sans anicroche. Sage décision, car c'est bien ce qui s'est produit.



Vitaliy Podoba, fondateur de l'entreprise Softformance, établie à Lviv.

24 février 2022: plans A, B, C et D

«Le matin, quand j'ai appris l'invasion russe, mon premier réflexe fut d'appeler mes parents à Marioupol. Il a fallu dix-huit jours pour que j'aie de nouveau de leurs nouvelles», témoigne Anastasiia Masyluk, cheffe de projet Gryps, qui habite à Lviv depuis plusieurs années. «Alors j'ai pris contact avec mon équipe pour voir si tout était en ordre. Nous avions certes des plans A, B et C mais ils ne fonctionnaient pas parce que la loi martiale a été tout de suite décrétée et que les hommes n'avaient plus le droit de quitter le pays. Or l'essentiel de l'effectif de Softformance est constitué d'hommes.» Alors le plan D s'est imposé: Lviv demeurait non seulement le siège social mais devenait aussi le nouveau domicile de certains collaborateurs. L'un d'eux avait officiellement le droit de s'en aller parce qu'il avait une famille avec trois enfants: Serhiy Valchuk. Il habitait dans la banlieue de Kiev, à 20 kilomètres de l'aéroport de Gostomel attaqué dès le premier jour par l'armée russe. «A Kiev, c'était l'enfer. Nous avons dû nous mettre à l'abri et, au deuxième jour de la guerre, nous avons fui à Lviv», raconte le spécialiste IT. Leur fuite a duré vingt-deux heures. Peu après qu'ils eurent franchi le pont entre Kiev et Lviv, ce dernier a été dynamité. Ensuite la famille a vécu quelques mois à Lviv avant de rallier la Pologne.



Dmytro Litvinov a temporairement habité à Lviv. Il est de retour chez lui à Pavlograd.

Gryps est un portail numérique destiné aux PME helvétiques. La société a été fondée en 2010 et reprise en 2021 par Ringier Axel Springer Suisse. La plateforme devrait être équipée de nouveaux services ainsi que de contenus de conseils aux PME développés par le «Beobachter» et renaître avec un design plus moderne. Sur Gryps, les PME et les potentiels fondateurs d'entreprises trouvent d'une part des informations sur les thèmes de leur activité quotidienne et, par le biais d'un service d'offres, ont accès à un réseau de plus de 4000 fournisseurs issus de multiples secteurs d'activité. Le service est gratuit pour les clients et les utilisateurs, le site est financé par les entreprises qui proposent leurs prestations. Cela va des assurances aux machines à café, des développeurs de logiciels aux ameublements de bureau ou aux agences de relations publiques. En janvier 2023, l'entreprise a lancé une vaste campagne de sensibilisation et, depuis mars dernier, la plateforme développe des thèmes mensuels, comme la fiscalité, la cybersécurité ou le métavers, où des partenaires experts partagent leur savoir.

Fin de l'été 2022: Starlink, génératrices et courant solaire

«Les deux premiers mois de la guerre, nous étions en mode crise, nous nous organisions et travaillions tant bien que mal. Puis une certaine stabilité s'est établie pendant quelques mois», résume Vitaliy, le fondateur de la société. Jusqu'à la fin de l'été. Ensuite, les attaques russes ont visé toute l'infrastructure du pays, menaçant les besoins basiques de Softformance: le courant électrique et l'internet. «Nous avons dû nous démener pour poursuivre les projets sur lesquels nous travaillions sous haute pression. Certains d'entre nous organisaient du courant solaire, d'autres trouvaient des génératrices et achetaient des Power Packs ultra-efficaces pour tous les collaborateurs», explique Vitaliy. En plus, Elon Musk a mis à la disposition des Ukrainiens son internet par satellites Starlink, d'abord gratuitement, mais plus maintenant. Cet internet indépendant du réseau national devenu aléatoire a énormément aidé.

«En ce moment, j'habite à Pavlograd, à quelque 140 kilomètres de la ligne de front. Hormis ma mère, toute ma famille habite ici», raconte Dmytro Litvinov. Pour lui comme pour ses collègues de Softformance, les alertes aux bombardements depuis le début de la guerre font pratiquement partie de la norme. Certains membres de l'équipe ont même continué de programmer dans des abris de protection civile. «J'ai appris à m'adapter aux circonstances et à trouver des solutions, assure Dmytro. Ça m'a rendu plus fort et m'a focalisé sur mon travail.»

Automne 2022: Gryps est mis en ligne

Dans toutes les phases de la guerre, les niveaux d'énergie et de présence de l'équipe ont été incroyablement bons, insiste Gaby Stäheli. Le retard pris par le projet – deux ou trois semaines – aura été dérisoire par rapport aux problèmes rencontrés. Quand la guerre a éclaté, le choc fut intense. Comment vous portez-vous tous? Que pouvons-nous faire? Comment vous aider? Au début, ces questions avaient la priorité absolue. Et cela même si le projet se trouvait dans une phase décisive, délicate, et que la pression était énorme. Nul ne savait si, comment et quand l'équipe ukrainienne allait pouvoir mener le projet à bien. Or elle l'a fait. «Nous avons eu beaucoup de soutien de la hiérarchie et notre équipe en Ukraine a aussi obtenu un fort soutien de Ringier, relève Gaby Stäheli. D'ailleurs, nul n'a songé à changer d'entreprise IT pour s'assurer que les délais seraient tenus.» Au contraire, l'équipe de spécialistes IT associée au projet Gryps a même été renforcée au début de 2023.•



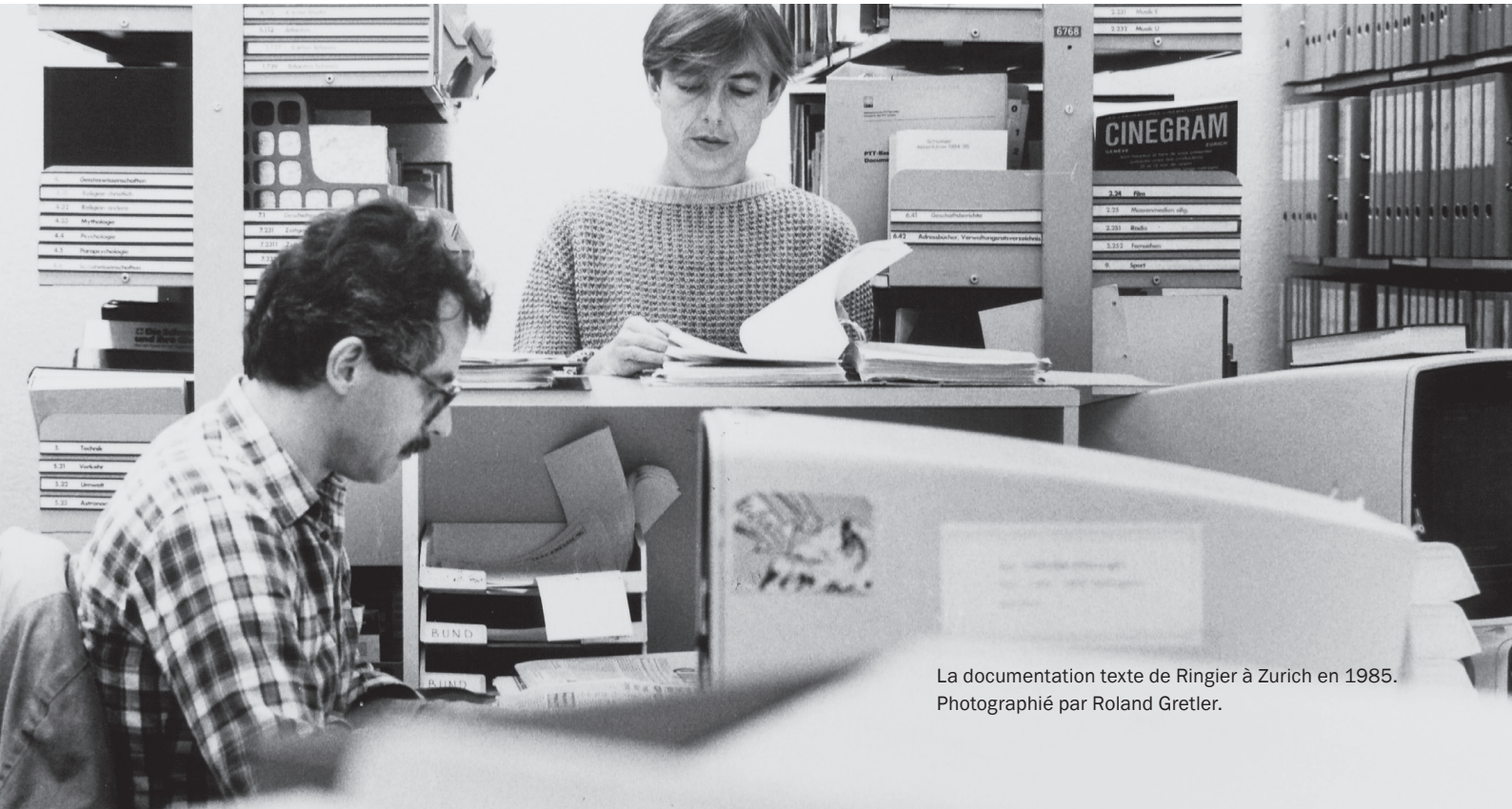
Serhiy Valchuk, de Kiev, a habité à Lviv un certain temps. Il est désormais en Pologne avec toute sa famille.

Textes: Katrin Ambühl
Photos: Archives photographiques Ringier (RBA)



Le dompteur de textes

Un mardi de février à la Maison de la presse. Il est 17 heures. La plupart des collaborateurs songent à plier leurs affaires mais, pour Kurt Schuiki, la journée de travail ne fait que commencer. Elle durera jusqu'à près de minuit, jusqu'à ce que l'édition du lendemain soit prête. C'est son avant-dernier jour à la correction chez Ringier. Après trente-trois années durant lesquelles il aura vécu les mutations dans la production des médias et où sa profession initiale de documentaliste n'est plus qu'une notule dans l'histoire des médias.



La documentation texte de Ringier à Zurich en 1985. Photographié par Roland Gretler.



La rédaction du magazine féminin «Annette» en 1974. Annette Ringier est assise tout à droite.

Pour son premier jour de travail, un jour de 1990, Kurt Schuiki faisait partie d'une vaste équipe: la documentation texte. Elle constituait tout bonnement le cœur de Ringier et du journalisme et occupait 25 collaborateurs, tout comme la documentation photo. Avec son équipe, ils épluchaient les quotidiens les plus importants du pays et de l'étranger. «Nous avons épluché des montagnes de papier, choisi, découpé, copié et indexé les infos de la «Süddeutsche Zeitung» comme du «New York Times», se souvient-il tout en précisant que décider quelle story était importante et laquelle l'était moins revenait aux documentalistes, pas aux journalistes. «C'était un boulot de magasinier semi-intellectuel», décrit-il non sans ironie. Puis est arrivée l'ère numérique. «Tout le monde parlait d'une autoroute de l'information, une notion longuement demeurée abstraite avant de soudainement s'imposer», constate sobrement Kurt Schuiki.

La création de la Schweizer Mediendatenbank (SMD) a bouleversé le traitement des données qui, dès lors, se faisait numériquement et de manière centralisée. Il y eut une période de transition au cours de laquelle des «délégués» de diverses maisons d'édition exerçaient leur travail à la SMD jusqu'à ce que la fonction demande de moins en moins de «travail manuel». De nos jours, l'intelligence artificielle assume la majeure partie de son activité antérieure. C'est un pur hasard si le documentaliste est devenu correcteur. Le rédacteur en chef du «Blick» de l'époque cherchait un remplaçant à la correction pour cause de vacances. Kurt Schuiki s'est proposé, a apprécié le travail et y est resté.

Mais là, c'est terminé. Le documentaliste et correcteur, dont toute la vie de travail aura été étroitement liée à la turbulente histoire de l'entreprise et de ses médias, ouvre un nouveau chapitre en prenant sa retraite. Il n'a pas peur du vide ni de l'ennui. «Après vingt ans, j'aimerais bien reprendre enfin ma guitare en main. Qui sait si je saurai encore en jouer?»

Rétroviseur

Outre la documentation texte, l'archivage des photos a joué un rôle éminent. A l'époque pour le travail des journalistes, aujourd'hui comme témoin captivant d'une époque. Entre 1930 et l'an 2000, quelque 7 millions de photos de sport, de politique, de culture et de faits divers ont afflué dans les Archives photographiques Ringier, devenues ainsi les plus grandes du pays. En 2009, elles sont devenues propriété des Archives cantonales d'Argovie et, en 2015, une partie a été déposée au Musée de la ville d'Aarau sous le nom de Schauarchiv. Ce dépôt, qui montre un petit extrait du fonds historique, est accessible au public. Il fournit un aperçu de la production photographique et du travail d'archivage de ce temps-là, des activités qui ont complètement changé depuis.

La Maison de la presse en chiffres



L'histoire multiple du quartier général de Ringier de la Dufourstrasse 23, dans le Seefeld, à Zurich. Il y a 6000 ans, là où se situe aujourd'hui la Maison de la presse, se trouvait un site palafittique. Plus récemment, un garage y vendait des voitures américaines et, jusqu'au milieu du siècle dernier, ce fut un quartier nocturne arpenté par les prostituées.

Ringier existe depuis
190 ans.
Depuis quand existe la Maison de la presse?
La construction a été achevée en **1978**. L'immeuble a toujours été propriété de Ringier, plus précisément de Ringier Art & Immobilien AG.

Pourquoi la Maison de la presse est-elle chauffée et climatisée avec l'eau du lac?
Grâce à cette méthode de chauffage et de climatisation durable, il a été possible d'économiser plus de
70
tonnes de CO_2 par an par rapport aux années précédentes. Avec les transformations, le volume d'eau du lac augmente encore, afin d'exploiter désormais la Maison de la presse sans énergies fossiles du tout.

La Maison de la presse est en pleine restructuration. Quand les travaux seront-ils terminés?
L'achèvement est prévu pour
2026.

Combien de rouleaux de papier-toilette sont-ils consommés par an?
Environ
5000.

Combien de postes de travail y-a-t-il dans la Maison de la presse?
547
(état au 10.01.2023).

Combien de mètres carrés la Maison de la presse compte-t-elle?
Env.
8300.

Combien d'assiettes sont-elles distribuées chaque midi dans l'Inside?
En 2022, jusqu'à mi-décembre, Daniel Heyn et son équipe ont servi
22 618
repas. Cela représente en moyenne quelque **90** assiettes par midi. En raison de la contrainte du télétravail, le nombre de dîneurs avait cependant été très réduit durant la première moitié de l'année.

Combien de courriers sont-ils envoyés chaque année par la poste interne?
En 2022, on en a compté
20 975
ainsi que 2000 colis.

Combien de places de parc sont-elles proposées dans le garage et combien d'entre elles disposent d'une station de recharge électrique?
Au total
124
places de parc, dont 10 avec station de recharge électrique.

Combien d'œuvres d'art sont-elles accrochées dans l'immeuble?
172
dans la Maison de la presse. Et 65 dans le Medienpark, 65 au Centre d'impression de Zofingue, 21 chez «LandLiebe», 20 à la Villa Römerhalde de l'Ecole de journalisme Ringier et 9 à Lausanne.

UNE BOULE D'ÉNERGIE

Texte: Katrin Ambühl
Photos: Vlad Chirea

Il est extrêmement sportif. Cela aide Andrei Ursuleanu, Sales & Business Development Director cher Ringier Roumanie, à fournir de hautes performances.



Andrei Ursuleanu, professionnel des Digital Sales chez Ringier Roumanie.

Agile, adroit, concentré. Touché. Certes, il s'est passé bien du temps depuis qu'il entraînait son corps et sa tête à l'escrime. «J'avais 7 ou 8 ans et je trouvais ce sport chouette à cause de l'épée qui, à vrai dire, était un simple fleuret», commente Andrei à propos de cette discipline qui, en Roumanie, est vraiment un sport de niche. Le duel, ça lui convient. «Tout ne dépend que de toi. Ou tu gagnes tout seul ou tu ne gagnes justement pas.» A l'école secondaire, il est quand même passé au basket et a très bien performé. Avec sa remarquable coordination yeux-mains, il fut un joueur très sollicité qui contribua à nombre de victoires. Aujourd'hui âgé de 43 ans et affecté de quelques problèmes aux genoux, il ne pratique plus ce sport d'équipe mais lance encore quelques ballons dans le parc proche de son domicile à Bucarest. Le sport qu'il préfère actuellement, outre l'entraînement au fitness, est le vélo. «Après quelques heures à pédaler, j'ai l'esprit entièrement libre et clair. J'aime ça.» Ses deux garçons de 6 et 8 ans partagent sa passion du vélo, ce qui le remplit de bonheur, lui qui veut être rien de moins que le meilleur papa du monde.

Dans son travail, il a aussi besoin d'un esprit clair et d'une bonne dose de combativité. Ce spécialiste du secteur Sales and Business Development est arrivé chez Ringier Roumanie il y a cinq ans. «Je voulais mieux comprendre les mécanismes de l'industrie de l'édition numérique pour élaborer de nouvelles opportunités de croissance et de développement.» A l'époque, il avait commencé comme Head of Advertising Sales et, depuis, il est devenu Sales & Business Development Director. Il y a trois ans, il a entrepris de développer de nouvelles stratégies. Andrei souligne que l'expertise et l'énergie déployée par son équipe aura été décisive pour la mise sur pied et le succès de ce tech-lab. Comme celui-ci offre également d'intéressantes mesures de marketing inédites pour d'autres sites que ceux de Ringier, le département est devenu le spin-off Media Sales House. Son dernier projet en date est une coopération avec la plus grande régie publicitaire TV du pays, une sorte de métastructure marketing qui élabore des activités publicitaires TV et cross-médias sous forme de paquets sur les canaux numériques. «C'est un marché ardu parce que la Roumanie a le budget publicitaire national le plus bas de toute l'Europe», explique Andrei. Dans son pays, le pouvoir d'achat serait environ cinquante fois plus réduit qu'en Suisse. Cela dit, il y voit également un atout: «Lorsqu'on est aussi petit, on ne peut que grandir!» Surtout dans un pays traditionaliste, où la télévision conserve une très grande importance.

Le spécialiste des stratégies de vente numériques assume plusieurs rôles au sein de l'entreprise. Et il va de soi qu'il entend passer autant de temps que possible en famille. Son épouse travaille également dans le marketing et leur vie quotidienne est une constante recherche d'équilibre entre travail et vie de famille. D'autant qu'Andrei doit – et veut – avoir encore assez d'énergie pour développer sans relâche de nouvelles idées. Ce n'est guère un problème pour ce sportif passionné: «De l'escrime au vélo, en passant par le basketball, le sport m'a toujours enseigné que la discipline, la ténacité et un travail acharné payaient. C'est ainsi que je me suis rendu compte que j'avais bien plus de compétences que ce que je croyais.» Touché!

Enquêtes au goût du jour

«Harry, va déjà chercher la voiture!» est sans doute la citation la plus connue d'un polar TV allemand, quand bien même cette injonction n'a jamais été prononcée mot pour mot ainsi. Mais tout amateur de polars de ma génération – et aussi de la suivante – sait qui aurait prononcé cette phrase: Horst Tappert, alias Stefan Derrick, le plus célèbre commissaire qu'une chaîne TV allemande ait jamais inventé. Derrick aura été à l'image pendant plus de vingt-quatre ans et la série a été vendue dans plus de 100 pays, y compris en Angola et au Zaïre.

Un des rares qui n'appréciaient pas cette figure policière était Umberto Eco: «On aime Derrick parce qu'il incarne le triomphe de la médiocrité», critiquait l'écrivain italien dans l'une de ses chroniques. Le fait est que, question conformisme, ce grand escogriffe de commissaire était insurpassable, au point que cela dérangeait également l'acteur lui-même. «Les scénarios étaient trop philosophiques et moralisateurs, presque dénués de relations interpersonnelles», avouait-il dans une interview à l'«Abendzeitung» de Munich. Or les collaborateurs des chaînes TV ne se contentent pas de diffuser, ils ont aussi conscience de leur mission. C'est ainsi qu'il y eut une «limite des cadavres» de deux morts par épisode au maximum et – écoutez ça, les journalistes! – on moralisait à coin. «Le coupable se voyait infliger sa juste peine et le spectateur son éducation morale», écrivit à l'époque un service spécialisé à propos de ce concept.

Le premier commissaire allemand de la TV, Herbert Keller, incarné par Erik Ode, encore en noir-blanc, était déjà incroyable de correction et passablement petit-bourgeois. Cela ne l'empêchait pas de fumer dans pratiquement tous les épisodes, ce qui signifierait de nos jours la fin de la carrière du scénariste. Au fil des décennies, non seulement les enquêteurs ont notablement changé, mais aussi les histoires racontées. Le fait de voir toujours plus de femmes commissaires et de policières correspond pleinement à l'esprit du temps. Lorsqu'on gratifia la plus célèbre commissaire de la série «Tatort», Charlotte Lindholm, interprétée par Maria Furtwängler, d'une collègue actrice née en Ouganda et qu'on affubla celle-ci du patronyme de Schmitz – ce qui devait sembler ironique – il n'y eut aucune chute des parts d'audience.

Tandis que les femmes s'imposaient comme commissaires dans les séries TV, «les hommes se faisaient toujours plus rares», constatait l'«Augsburger Allgemeine» il y a des années déjà. C'est ainsi que Freddy Schenk, le commissaire du «Tatort» de Cologne, reste le seul commissaire de ces soirées familiales à avoir, apparemment, conservé une vie de famille intacte. Ses collègues télévisuels sont tantôt célibataires, tantôt divorcés ou n'ont plus de contact avec leurs enfants. Depuis 2015, il existe en outre le commissaire berlinois homosexuel Robert Karow et bientôt – c'est du moins ce que prédit le «Bild» – on verra à Sarrebruck un couple d'enquêteurs homo à l'écran le dimanche soir à 20 h 15.

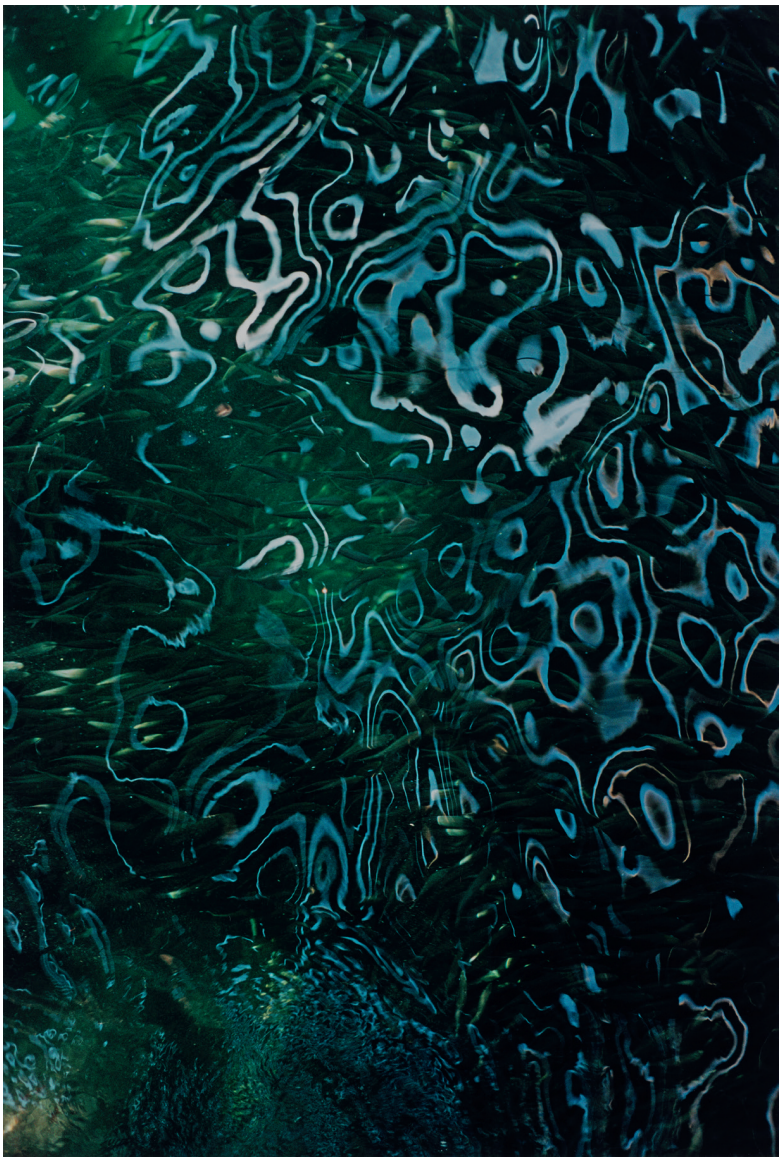
La nouvelle tendance est de nature à ne laisser plus qu'un seul choix à un fondu de polars comme moi: éteindre la télé au bout de 30 minutes (pour un épisode de 90 minutes, quand même). Car la dernière mode des fictions socialement critiques des scénaristes allemands implique des commissaires traumatisés. Plutôt qu'à des meurtres par vengeance ou à des attaques à main armée, on a droit à toutes sortes de douloureux flash-back jusque dans l'enfance. Dans la dernière série de «Tatort» à Dortmund, l'affaire criminelle sert juste encore de décor pour disserter simultanément sur plusieurs drames familiaux. Au beau milieu, le commissaire Faber définitivement traumatisé par la mort de sa collègue. On le voit au début de l'épisode, affublé d'une barbe broussailleuse, extrêmement vieilli, dans la forêt avec son tacot préhistorique, plonger tout nu dans la rivière: une sorte de combinaison entre l'activiste des droits humains Bruno Manser et un ermite. Pour le bien des habitants de Dortmund, on ne peut qu'espérer qu'un jour ou l'autre Freddy Schenk, de Cologne, reprendra le commissariat.

J'apprécie donc les scénaristes italiens. Le fait que l'assez non conformiste commissaire Petra Delicato ait pour animal domestique une mygale venimeuse et que, dans l'avant-dernier épisode, elle ait un plan cul anonyme avec la victime du meurtre ne correspond sûrement pas non plus à la réalité. Mais les histoires qui en découlent sont au moins nettement plus amusantes que les traumatiques sauteries allemandes.

Et qu'apprenons-nous des auteurs de polars allemands? Que nous autres journalistes sommes aussi des conteurs d'histoires. Plus celles-ci sont proches de la réalité vécue par nos lecteurs, plus elles seront lues avec plaisir.



DOMO – Magazine d'entreprise 1/2023
Editeur: Ringier AG, Corporate Communications, Dufourstrasse 23, 8008 Zurich.
Contact: domo@ringier.ch
Rédactrice en chef: Katrin Ambühl, Nina Huber.
Collaborateurs: Fibo Deutsch, René Haenig, Barabara Halter, Fabienne Kinzelmann.
Traduction: Gian Pozzy (français), Claudia Bodmer (anglais).
Relecture: Regula Osman, Stefan D'Amico, Kurt Schuiki (allemand), Valérie Bell, Celia Chauvy (français), Claudia Bodmer (anglais).
Rédaction photo: Susanne Märki.
Design/Layout/Production: Julian Metzger.
Impression: Schellenberg Druck AG. Reproduction (même partielle) uniquement d'entente avec la rédaction.
DOMO paraît en allemand, français et anglais.
Toutes les éditions sont également disponibles sous forme numérique à l'adresse ringier.com.



Wolfgang Tillmans, «Poissons», 2001.

Des visages. Je vois plein de visages différents – tantôt étonnés, tantôt fatigués, tantôt ennuyés. Nombre d'entre eux sont à l'envers, d'autres sont grimaçants, d'autres encore semblent en train de se dissoudre. Dans le mouvement de l'eau qui les rend éphémères. Aussi aisément qu'un banc de poissons dessine ces visages dans l'eau, aussi vite ils ont de nouveau disparu. Littéralement évaporés. Avec cette photographie, Wolfgang Tillmans a capturé un moment de l'art éphémère de la nature et le rend pérenne. La photo de ces visages luisant dans l'eau agit sur moi d'une façon à la fois apaisante et inquiétante. Que se passerait-il si ces visages subsistaient? Si les parcours des poissons dans l'eau formaient toute une mer de mimiques, de bouches, de masques? Si seulement les poissons savaient ce qu'ils peuvent déclencher!

Sabrina Glanzmann, journaliste d'art culinaire chez «LandLiebe», décrit une œuvre de la Collection Ringier à contempler actuellement à la rédaction de Herrliberg.